

L'Education Populaire

De Ferrieux (Allier) :

J'ai reçu un numéro de « Méthodes actives » de chez Bourrelier : présentation impeccable, intéressants articles, points de vue qui s'élèvent parfois au-dessus du train-train journalier du métier. Mais l'ensemble demeure un peu dogmatique malgré le sous-titre de « pratique ». Tous ceux qui écrivent là-dedans ne travaillent pas à même la pâte. Nous pouvons faire aussi bien et mieux, en un sens, si nous mettons en commun notre expérience et nos réflexions. Il y a parmi nous des camarades qui sont capables de hausser le débat comme d'autres peuvent faire part de leurs petites expériences et de leurs petites réussites pratiques. Une doctrine doit se dégager de l'ensemble.

Il y a deux choses à considérer dans ce que cette camarade aime dans la revue *Méthodes Actives* et qui ne se trouve point chez nous :

Des articles généraux, de culture générale, de discussion psychologique, pédagogique, littéraire ou sociale. Notre revue est trop exclusivement pratique. Comme telle, elle intéresse certainement nos lecteurs ; elle leur est utile, mais il nous semble en effet que ceux-ci aimeraient trouver chez nous ce quelque chose de plus intellectuel qui situe et justifie le mouvement.

Il faut dire, en effet, que jusqu'à présent, nous avons fait un peu comme le jardinier qui, en temps de disette, veut faire rendre le maximum à son carré de terre, et le maximum de ce qui lui est immédiatement indispensable. Il lui semblerait commettre une sorte d'indélicatesse s'il sacrifiait un morceau de cette terre si précieuse pour l'harmonie, la beauté, la commodité. Nous avons eu tant à dire, à expliquer, à chercher, que nous avons toujours été à l'étroit dans nos pages, même avant-guerre.

Nous avons peut-être eu tort car nous avons donné ainsi l'impression que nous nous désintéressions de toute cette ambiance intellectuelle, psychologique et sociale, à laquelle nous accordons pourtant tant de prix. Et pourtant non : dans la période que nous venons de traverser, ce qui importait le plus pour nous, c'était la mise au point de nos outils et de nos techniques.

Nos outils commencent à être affûtés. A mesure que s'enrichit et s'approfondit notre collection de Brochures d'Education Nouvelle Populaire, et que nos livres apportent l'essentiel de nos découvertes, nous avons un bon bout de terrain de déblayé pour ceux qui se joignent à nous. Nous allons pouvoir élargir maintenant notre horizon.

Nous nous proposons pour l'an prochain :

1° De donner à notre revue *L'Éducateur* un

si nous faisons deux prix pour *L'Éducateur*, un pour *L'Éducateur* seul, l'autre pour *L'Éducateur* et son supplément *L'Encyclopédie Scolaire Coopératif*, ou bien si nous bloquons pour tout le monde les deux services (je crois que ce serait préférable). Nous laisserions à part les souscriptions aux fiches carton et aux Cahiers de *L'Éducateur*.

Nous serions heureux d'avoir à ce sujet l'opinion de nos camarades avant de fixer définitivement formes et prix pour octobre.

**

De Mme Trihoreau, à La Chapelle-Saint-Rémy (Sarthe) :

Dans le numéro 12 de *L'Éducateur*, tu as publié l'article « Ce que doivent être nos textes libres ». J'ai reconnu un texte de ma classe : « Le Printemps ». Lentaigine dit : « Ou ce texte a un sens caché, et je demande à comprendre. Ou il est idiot... », etc...

Pour Lentaigine et probablement pour ses élèves, ce texte a en effet un sens caché. Mais pour mes élèves, il en fut tout autrement. En voici la raison très simple : nous habitons une région de climat sensiblement différent de celui de l'Hérault.

En effet, la Sarthe a un climat relativement froid et humide. Un bon nombre de mes petits élèves, jusqu'à sept ou huit ans, se voient « forcés » par les mamans à porter des bas, de longs bas embarrassants et qui font trop « filles » à leur gré.

Aussi, dès les premiers beaux jours, ils sont tout heureux de les laisser pour les chaussettes.

Voilà pourquoi le « bonhomme » de sept ans qui a fait le texte dit à sa mère, dès qu'il entend le coucou : « Je vais prendre mes chaussettes ».

Voilà pourquoi aussi, ce texte fut choisi à la presque unanimité par la classe.

J'espère que notre camarade Lentaigine est satisfait puisqu'il demande à comprendre.

Mais ceci m'amène à faire deux réflexions :

1° Dans certains cas, il est peut-être bon d'entraîner les enfants à réfléchir sur la façon dont pourrait être compris un texte par des correspondants de régions différentes : « Pour nous cette phrase est claire, mais pour des camarades de l'Hérault sera-t-elle aussi facile à comprendre ? » Alors, cherchons une explication à leur donner.

2° Entraîner les enfants à poser, par la voie des journaux, des questions à leurs correspondants. (Certains le font).

« Allo ! La famille Rikiki, nous ne comprenons pas le texte « Le Printemps ». Pourquoi Leblay parle-t-il en même temps des chaussettes et du coucou ? »

Et maintenant, je dis amicalement à Lentaigine :

« Ne condamnons pas trop vite ce que nous ne comprenons pas. S'il nous fallait réunir dans un sottisier tout ce qui nous paraît obscur a priori, le recueil serait énorme. »

**

De René Layre, instituteur à Branoux (Gard) :

Lecteur de *L'Éducateur*, je me permets de vous écrire aujourd'hui pour vous faire part de quelques réflexions.

Les premières s'adressent à l'article de couverture du numéro 13 de *L'Éducateur*. Les premières lignes de cet article sont une citation d'Henri Barbusse. Elles semblent indiquer que cet écrivain ne croyait ni ne tenait à l'expression de la pensée par la parole. Il serait sage et opportun de considérer au contraire H. Barbusse comme celui qui a dit clairement : « Voir et Parler. La parole éternise la vision ».

Les secondes sont d'ordre pédagogique. Je suis avec sympathie et respect les tentatives que vous faites pour animer la vie des classes. Mais je pense que là n'est pas l'essentiel. L'enfant n'est qu'un imitateur ; selon l'exemple que lui donnent tous les milieux dans lesquels il vit il façonne. Pour qu'il soit plus évolué que nous et ce le plus possible, nous devrions lui présenter une image neuve et plus universelle de la vie, même paraîtrait-elle utopique, même non comprise ou admise.

Notre rôle d'éducateur serait alors :

1° De parler et d'agir sur les milieux qui nous entourent dans le sens évolutionnaire et révolutionnaire pour amener une reconsidération des droits de l'homme (abaïssement du pouvoir des rois, mouvement de l'idée de collectivité).

2° D'amener nos enfants vers l'observation de ces faits du dehors et même tenter de les amener vers ces faits.

Nous répondrons pour le premier point qu'il y a eu pour ainsi dire deux époques dans la vie et l'œuvre de Barbusse : la première, celle de l'artiste, de l'écrivain dominé par la splendeur possible d'une parole ou d'un écrit qui éternisent la vision. Et la seconde, toute imprégnée certes encore de la première, où, l'écrivain, mêlé au peuple des tranchées pendant la guerre, pénétre peu à peu le vrai problème humain et social. Il se rend compte alors de l'origine du divorce entre la culture d'une part et la vie, les travaux, les souffrances et les joies du peuple, d'autre part. Il comprend à quel point la parole — la meilleure et la pire des choses — peut-être une trahison lorsqu'elle néglige la vie pour atteindre la sérénité des stratosphères. Et Barbusse est un de ceux qui ont entrevu le plus positivement la possibilité et la nécessité de donner d'autres fondements à l'art et à la littérature.

« Les paroles qui restent des paroles sont

presque des mensonges », parce qu'elles n'ont pas su trouver dans le peuple le levain qui leur donnera enfin leur haute signification humaine.

*
**

Nous répondons à la deuxième observation :

L'enfant est beaucoup plus qu'un simple imitateur, car alors il ne serait qu'un singe. Il est exact qu'à l'origine des progrès des enfants, il y a l'imitation du milieu. Mais c'est encore exact pour nous. Nous n'inventons jamais rien de toutes pièces, mais, partant de ce qui est, de ce que nous voyons autour de nous, par un long tâtonnement plus ou moins méthodique, plus ou moins scientifique, nous enrichissons et diversifions notre comportement.

Et c'est pourquoi le milieu est en effet déterminant dans l'éducation des individus. Les paroles, l'observation, les leçons n'ont de portée qu'en fonction de ce milieu. Et c'est effectivement ce milieu que nous devons rendre particulièrement éducatif. Et un milieu est éducatif non pas lorsqu'il présente une image presque utopique de la vie, mais lorsqu'il permet et facilite au maximum ce que nous avons appelé l'expérience tâtonnée, par laquelle l'enfant ajuste toujours plus rapidement et avec toujours plus de sûreté ses gestes et ses pensées. En imitant le milieu d'abord pour le dépasser ensuite dès qu'il aura la possession intime de tous les outils du comportement.

Pas de verbiage, pas de leçon. Mais la vie la plus riche possible, dans un milieu aidant, qui permette à l'enfant tous les exercices, non seulement manuels — il est faux de dire que l'enfant est d'abord un manuel — mais intellectuels, artistiques, moraux, sociaux.

Ce n'est que par l'action, et jamais par le verbiage que progresse l'individu.

C'est pourquoi nous essayons de faire de notre école ce milieu propice à l'expérience tâtonnée et profondément aidant. Ce n'est pas à nous à exposer à l'enfant ni à lui inculquer notre propre expérience. Notre expérience n'est pas son expérience. Dans tous les domaines, il faut que nous mettions l'enfant en mesure d'ajuster ses outils — et il ne peut le faire que par l'exercice, dans un milieu aidant. Expérience et travail en langage, en français, en écriture, en calcul, en sciences, mais aussi au point de vue social et politique.

Hors de là, il n'y a que scolastique et qu'éducation formelle qui laisse intact le grave problème d'une éducation qui se poursuit alors empiriquement, par les moyens du bord. Qu'on s'étonne ensuite si notre éducation a si peu d'action.